

Choix de langue et réseaux sociaux dans la communauté chinoise du Tyneside : développement d'un modèle explicatif

Language choice and social networks in the Tyneside chinese community : developing an explanatory model

Lesley Milroy et Li Wei



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3109>

DOI : [10.4000/praxematique.3109](https://doi.org/10.4000/praxematique.3109)

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1992

Pagination : 125-151

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Lesley Milroy et Li Wei, « Choix de langue et réseaux sociaux dans la communauté chinoise du Tyneside : développement d'un modèle explicatif », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 18 | 1992, document 5, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3109> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3109>

Tous droits réservés

Lesley MILROY
Li WEI
Université de Newcastle upon Tyne

**CHOIX DE LANGUE ET RESEAUX SOCIAUX
DANS LA COMMUNAUTE CHINOISE DU TYNESIDE :
DEVELOPPEMENT D'UN MODELE EXPLICATIF**

INTRODUCTION

La littérature sur l'alternance de code (*code-switching*) met en évidence des approches variées (parfois interdisciplinaires) de ce comportement linguistique. Certaines semblent assez éloignées de celle que nous présentons ici, qui est essentiellement une approche sociale. Cependant, une analyse cohérente du contexte social et situationnel du comportement d'alternance de code constitue un préalable important même lorsque l'orientation du chercheur vers le social n'est pas prépondérante, puisque tout comportement d'alternance de code se produit dans un contexte social spécifique. Cet article vise à développer une analyse cohérente du rapport entre l'alternance de code et le choix de la langue chez des locuteurs individuels, et du rapport entre ces deux phénomènes et le contexte social, économique et politique plus large. Les arguments sont présentés à la fois en termes généraux — ce qui leur vaut d'être applicables à toute une gamme de situations bilingues — et par rapport à l'exemple spécifique de la communauté bilingue (chinois/anglais) du Tyneside, au nord-est de l'Angleterre.

Il ressort de l'abondante littérature de recherche qu'une profusion de données et d'analyses sur le comportement d'alternance de code est facilement accessible. Ce qui semble généralement manquer, c'est un cadre social cohérent qui puisse donner lieu à une interprétation de ces données et de ces analyses. Par exemple, Heller (1990) souligne que bien que John Gumperz, auteur de référence dans ce domaine, ait toujours considéré que le changement de code contribue à construire la réalité sociale, il a sans doute moins bien

réussi à établir le lien entre ce niveau interactionnel et les questions plus larges de relations et d'organisations sociales. Peut-être que Gumperz, en ce qui le concerne, n'a pas eu l'intention d'établir ce lien micro/macro, mais il est important que ceux qui poursuivent sa démarche tentent de le faire. Sinon des analyses de corpus, qui sont certes instructives au niveau interactionnel mais ne peuvent être comparées entre elles, continueront à proliférer sans aucune avancée correspondante, ni dans la compréhension des ressemblances et des différences dans les comportements d'alternance de code et de choix de la langue entre les différentes communautés, ni dans l'explication des raisons pour lesquelles une évolution rapide de la langue est probable dans une communauté donnée.

Comme Heller (1990), Woolard (1985) et Gal (1988; 1989), nous estimons que le point de départ pour un modèle social ou sociolinguistique consiste en des observations sociolinguistiques détaillées du comportement d'alternance de code. Mais un tel comportement de la part des acteurs sociaux sur le plan quotidien, et une analyse plus globale de l'aspect institutionnel, doivent être considérés comme reliés, et non pas dissociés, ce qui tend à être le cas dans la littérature sur le bilinguisme (voir l'approche de Fishman et celle de Gumperz, que l'on considère généralement de manière tout à fait disjointe). Giddens (1984) a développé une théorie sociale fondée sur les liens entre ces deux niveaux, soulignant que « l'étude de la vie quotidienne fait partie intégrante d'une analyse de la reproduction des pratiques institutionnalisées » (1984, p. 282).

Toute tentative d'intégrer à la fois les micro- et macro-niveaux d'analyse entraîne une prise en considération des schèmes de **choix de la langue** au niveau **communautaire** (et même national), ceci en liaison avec une analyse de l'**alternance de code** au niveau **interactionnel**. La remarque de Myers-Scotton (1986), qui précise qu'il faut mettre en place un modèle concernant le choix du code avant de pouvoir développer un modèle de l'alternance de code, revêt une pertinence particulière ici, puisqu'avant d'essayer de rendre compte du comportement de changement de code, il importe d'avoir une idée de la façon dont le choix de la langue est restreint pour certains locuteurs, ou influencé par les valeurs sociales attribuées aux langues de la communauté. C'est pourquoi, dans cet article, nous

porterons principalement notre attention sur le choix de la langue, bien que par ailleurs nous ayons entrepris de relier les schèmes d'alternance de code au choix de la langue (Li 1992; Milroy et Li, à paraître).

L'exposé est organisé de la façon suivante : nous esquisserons d'abord les définitions utiles du concept de réseau social ; nous relierons ensuite les schèmes de choix de la langue, dans trois générations de la communauté, à la structure sociale informelle de cette communauté ; nous examinerons le lien entre choix de la langue et structure sociale informelle à l'intérieur d'une seule génération ; nous émettrons l'hypothèse qu'il existe un lien entre le choix de la langue et les schèmes d'alternance de code de type conversationnel ; et enfin nous essaierons d'intégrer ces observations à un cadre social, politique et économique plus large.

LE CONCEPT DE RESEAU

C'est au cours des années 60 et 70 qu'un groupe de sociologues, pour la plupart britanniques, a développé le type d'analyse de réseau qui s'est avéré le plus pertinent pour la sociolinguistique. On considérait les réseaux sociaux personnels comme faisant partie d'un contexte social plus large, que l'on « mettait entre parenthèses » afin de pouvoir se concentrer sur le développement de modes d'analyse moins abstraits qui puissent rendre compte de façon plus immédiate du comportement variable des individus. Toutefois, il convient de se rappeler qu'une telle mise de côté est de nature entièrement méthodologique, et ne reflète pas une réalité ontologique. Bien que personne ne prétende que la structure d'un réseau personnel est indépendante du contexte social plus large qui contraint le comportement individuel, un postulat de base de l'analyse des réseaux consiste à dire que les individus créent des communautés personnelles qui leur fournissent un cadre interprétatif pour résoudre les problèmes de leur vie quotidienne (Mitchell 1986, p. 74). C'est par ce type d'approche que l'analyse de réseaux s'est révélée utile à la fois pour les sociolinguistes qui observent des communautés dont la définition est relativement claire, telles que les Chinois du Tyneside, et pour des chercheurs venant d'autres

disciplines. Par exemple, Riley et alii (1990) décrivent la façon dont l'analyse des réseaux a été appliquée dans un projet international englobant des communautés en Suède, en Allemagne de l'Ouest, aux USA et au Pays de Galles, où l'on a examiné les capacités des réseaux sociaux urbains à fournir une aide aux familles. De nombreuses méthodes développées par cette équipe de recherche afin d'explorer et comparer des réseaux sociaux sont valables pour des sociolinguistes de terrain (voir Cochran 1990).

Un réseau social peut être considéré comme une trame illimitée de liens qui s'étend à travers une société entière, et qui exprime les relations, si ténues soient-elles, entre ses membres. Mais pour des raisons pratiques, les réseaux sociaux sont généralement « ancrés » dans les individus, et on s'intéresse surtout aux liens du premier ordre, relativement forts, c'est-à-dire aux personnes avec qui le sujet est en interaction directement et régulièrement. Par ce principe d'ancrage, l'étendue des études de réseaux se trouve de fait limitée à un chiffre se situant généralement entre 20 et 50 individus.

Il est toutefois utile d'opérer une distinction entre les liens « forts » et « faibles » de la vie quotidienne, par le biais des notions de « réseau d'échange » et de « réseau interactif », élaborées par Milardo (1988, p. 26-36). Les réseaux d'échange sont composés des personnes, membres de la famille ou amis proches, avec qui non seulement le sujet est en interaction régulière, mais aussi échange de l'aide directe, des conseils, des critiques et du soutien. Les réseaux interactifs, au contraire, sont constitués de personnes avec qui le sujet interagit fréquemment, et peut-être pendant des périodes prolongées, mais avec qui il n'a pas de rapport d'interdépendance en vue d'échanger des faveurs personnelles ou d'autres ressources matérielles ou symboliques. Un exemple de lien interactif serait celui qui relie un commerçant à son client. En plus des liens d'échange et des liens interactifs, nous avons identifié un lien de type « passif » dans les réseaux. Les liens passifs impliquent l'absence de contact régulier, mais sont estimés par le sujet dans la mesure où ils sont source d'influence et de soutien moral. On peut citer en exemple les membres de la famille ou les amis physiquement éloignés, de tels liens revêtant une importance particulière pour les familles de migrants.

La procédure de base que nous avons adoptée pour l'analyse comparative des structures des réseaux d'échange à « liens forts » parmi les membres de la communauté chinoise consistait à élaborer pour chaque individu une liste où figurait les noms de vingt autres personnes avec qui ils avaient des contacts quotidiens significatifs. Une fois ces divers « réseaux » de vingt personnes identifiés, nous avons examiné les différences entre eux en regardant dans quelle mesure ces réseaux étaient orientés vers les pairs (*peers*), ou vers l'identité ethnique. C'est surtout l'orientation ethnique, exprimée par un **indice ethnique** représentant la proportion de liens chinois, qui retient notre attention ici. Nous avons également calculé des indices ethniques pour les réseaux passifs et interactifs. Pour les réseaux passifs, l'indice est calculé à partir d'une liste de 10 liens par individu, et pour les réseaux interactifs, 20 ou 30.

Ces différences dans la procédure pour parvenir aux trois types d'indice de réseau ne sont pas arbitraires. Elles reflètent, dans le cas des liens d'échange et des liens passifs, les capacités des sujets à énumérer les individus avec qui ils ont forgé les différents types de liens de réseau, et dans le cas des liens interactifs elles reflètent la capacité du chercheur sur le terrain à procéder à des observations relativement fiables. Nous avons adopté ici l'approche de l'analyse de réseau telle que Mitchell (1986) la décrit dans son étude des réseaux de femmes sans domicile fixe à Manchester (Angleterre). C'est une méthode tout à fait différente de celle décrite par Milroy (1987) dans une étude sociolinguistique du centre de Belfast, où les réseaux avaient tendance à être étroitement solidaires, et territorialement délimités.

Les réseaux sociaux étroitement solidaires semblent avoir une capacité particulière à maintenir et même renforcer les conventions et les normes locales, y compris les normes linguistiques. Ainsi, l'analyse des réseaux fournit une base à la compréhension des mécanismes sociaux qui sous-tendent ce phénomène de maintien de la langue, l'opposé du changement de la langue. Cela demeure vrai, aussi bien quand nous examinons le maintien, face au code publiquement légitimé, d'un vernaculaire urbain stigmatisé, comme à Belfast, que lorsque nous abordons le cas d'une langue ethnique. Les communautés

migrantes ou autres n'ont pas toutes la même réussite lorsqu'il s'agit de maintenir la langue communautaire, et apparemment elles divergent aussi quant aux pratiques de communication entre générations; il semble, par exemple, qu'à Newcastle ceux qui parlent le Pendjabi ou le Bengali ne connaissent pas un clivage aussi aigu entre générations que la communauté chinoise (Moffatt et Milroy 1992). Nous pensons que l'analyse des réseaux peut éclairer la dynamique sociale impliquée dans ce type de différence inter-groupes.

Une objection a parfois été émise : les réseaux communautaires étroitement solidaires ne seraient plus, de nos jours, typiques de la vie urbaine ; par exemple, depuis le travail de Georg Simmel dans les années 1930, on a pu voir toute une littérature sociologique sur « l'étranger » et sur l'individu marginal que l'on considère souvent aujourd'hui comme le citoyen moderne typique (Harman 1988). Wirth, membre influent de l'école de sociologie urbaine de Chicago, a soutenu que les conditions de vie urbaines engendrent l'impersonnalité et la distance sociale. Il est possible que tout ceci exprime une certaine vérité sur la vie urbaine, mais l'explication reste incomplète. Certes, les « villageois urbains » italo-américains que décrit Gans (1962), ou les communautés très solidaires de mineurs dans le Yorkshire décrites par Dennis, Henriques et Slaughter (1957) peuvent sembler aujourd'hui des modèles moins dominants dans les grandes villes américaines ou britanniques. Mais il semblerait que de telles communautés ouvrières traditionnelles sont en train d'être remplacées, en Europe et ailleurs, par des communautés de type semblable, constituées d'immigrants plus récents. Et comme le souligne Giddens (1989), la vie urbaine serait même un facteur favorisant la création de voisinages où prévalent des liens de famille et des liens personnels proches. Ceux qui font partie de communautés ethniques urbaines, comme les Chinois de Newcastle, se déplacent pour former des liens, et parfois habiter, avec d'autres personnes dont les origines linguistiques ou ethniques sont semblables. De tels groupes ethniques semblent utiliser le réseau étroitement solidaire comme moyen de protéger leurs intérêts pendant que la communauté élabore les ressources nécessaires à une intégration plus complète dans la vie urbaine. Pour prendre l'exemple des Chinois de Newcastle, peu d'entre eux ont le désir de voir leurs enfants

hériter de leur commerce de restauration, souhaitant plutôt qu'ils s'intègrent à la société britannique et se forment en vue d'un emploi de statut supérieur.

Ce que nous cherchons surtout à mettre en évidence ici, c'est que ce type de structure de réseau solidaire, qui semble contribuer au maintien des langues communautaires, est probablement davantage le produit de la vie urbaine contemporaine que le reliquat d'un type d'organisation sociale plus ancien. En ce qui concerne les rapports entre ce niveau d'organisation sociale et les régularités que l'on peut discerner dans les interactions en face à face, il convient de se rappeler le rôle joué par ces réseaux solidaires dans le renouvellement et le maintien des systèmes locaux de normes et de valeurs où les types de procédés discursifs analysés par Gumperz (1982) sont compris et réalisés. En effet, comme il ressort des travaux de Gumperz, l'utilisation de la langue constitue en elle-même un moyen excellent pour évaluer la structure collective d'un groupe.

LA COMMUNAUTE CHINOISE

Nous allons examiner ici le rapport entre la structure de réseau et les schèmes présidant au choix de la langue dans la communauté chinoise bilingue de Newcastle ; nous relierons ensuite cette analyse au comportement d'alternance de code au niveau interpersonnel. Les matériaux présentés ici proviennent essentiellement de l'observation participante (encore en cours) réalisée par Li Wei sur le terrain. La plupart des données linguistiques ont été recueillies au moment des repas, moment qui constitue un cadre excellent pour l'interaction entre générations.

Le nombre des Chinois du Tyneside se situe entre 5.000 et 7.000 personnes. La plupart d'entre eux sont bilingues : ils parlent, outre l'anglais, une parmi les diverses langues chinoises — que nous désignerons sous le terme générique de « chinois ». Comme d'autres chercheurs qui ont travaillé avec des communautés migrantes, nous sommes conscients du besoin d'élaborer un modèle des changements sociaux et linguistiques en cours, puisque les comportements d'alternance de code et de choix de la langue

nécessitent ici une modélisation très différente de celle que l'on peut appliquer aux communautés bilingues bien établies (Boeschoten 1990). On ne peut effectuer une analyse de réseau qu'après une période d'observation ethnographique dans la communauté, afin de découvrir les régularités de base dans l'interaction et l'organisation sociale informelle. A ce stade initial, nous avons fait deux observations qui se sont révélées ultérieurement d'une importance cruciale pour l'analyse des réseaux :

(a) L'élément de base de l'organisation sociale est la famille, qui possède une structure interne d'autorité très claire. Comme la plupart des communautés migrantes chinoises, la majorité des Chinois du Tyneside gagnent leur vie grâce à des entreprises familiales de restauration, qui dépendent presque exclusivement de la main-d'oeuvre familiale. Ils évitent ainsi les salaires élevés, les primes pour heures supplémentaires et d'autres charges financières éventuelles. Afin de maximiser le nombre potentiel de clients pouvant bénéficier du service qu'ils offrent, ils n'habitent pas des quartiers identifiables avec une structure d'autorité centralisée. A cet égard, ils se distinguent nettement d'autres minorités linguistiques en Grande-Bretagne, dont l'organisation sociale relève moins de la famille et qui se regroupent dans des zones urbaines spécifiques. D'une façon générale, les restaurateurs chinois gardent un profil public bas et ne développent pas des liens personnels proches avec des non-chinois. Cet éparpillement au niveau de l'habitation et le fait de dépendre de la famille sont importants pour l'analyse ultérieure des réseaux.

(b) On a pu identifier trois groupes, dont l'isomorphisme avec les trois générations — grands-parents, parents et enfants — n'est pas toujours complet :

- i) migrants de la première génération,
- ii) immigrants « parrainés », qui sont soit de la famille immédiate des migrants de la première génération, soit connus personnellement des personnes déjà établies dans le pays,
- iii) ceux qui sont nés en Grande-Bretagne.

L'analyse ultérieure a révélé que ces groupes forment des liens de réseau interpersonnel tout à fait différents, que l'on doit interpréter dans le cadre d'une organisation sociale où priment la famille et la dépendance économique vis à vis du commerce de restauration.

Avec le temps, la plupart des migrants de la première génération et ceux des immigrants parrainés qui travaillent activement dans la restauration ont contracté des liens de réseau en dehors de la famille **principalement avec des Chinois**, qui sont en rapport avec leurs activités commerciales et professionnelles. Le reste des immigrants parrainés, pour la plupart des femmes et des personnes âgées, se limitent plus ou moins à la maison et à la famille. La génération née en Grande-Bretagne diffère de ces deux groupes en ce sens qu'elle a développé un réseau étendu de liens en dehors de la famille et souvent aussi en dehors de la communauté chinoise. Le niveau d'éducation de ce groupe est beaucoup plus élevé que celui des autres, et la plupart des Chinois nés en Grande-Bretagne semble vouloir exercer des métiers autres que la restauration. Ainsi les réseaux d'échange du groupe économiquement actif, à la fois des hommes et des femmes qui appartiennent principalement à la génération des « parents », sont fortement orientés vers d'autres Chinois mais non restreints à la famille, ceux des adultes moins actifs économiquement sont également orientés vers des Chinois mais en grande partie limités aux membres de la famille, tandis que ceux de la génération née en Grande-Bretagne sont moins orientés vers la famille et moins orientés vers l'ethnie que les deux autres groupes. Il ressortait également de cette période préliminaire d'observation que les régularités dans le choix de langue correspondaient dans une certaine mesure à ces groupements, allant du monolinguisme en chinois dans la génération des « grands-parents » et passant par divers dosages de bilinguisme chinois/anglais pour aboutir au bilinguisme à dominance anglaise caractéristique des Chinois de naissance britannique.

Nous sommes maintenant en mesure d'observer les conséquences linguistiques de ces divers types de réseaux sociaux liés à l'âge, ceci à partir de l'analyse d'un corpus de 23 heures de conversation spontanée impliquant 58 locuteurs dans 10 familles. Les tableaux 1 et 2 classent ces locuteurs de façon implicationnelle (hommes et femmes étudiés

séparément) selon la langue qu'ils choisissent habituellement pour s'adresser à des personnes à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de la famille. Nous avons également présenté l'indice ethnique associé à chacun des trois types de réseau. Les tableaux 1 et 2 adaptent légèrement l'application faite par Gal (1979) de la technique de l'échelle implicationnelle pour examiner à la fois les dimensions sociales et stylistiques du choix de la langue. Dans ces échelles, les locuteurs sont rangés sur l'axe vertical et les interlocuteurs sur l'axe horizontal. Ceux qui figurent vers le haut de l'échelle sont des locuteurs qui utilisent plus souvent (c'est à dire avec plus de types d'interlocuteurs) le chinois (C), alors que ceux qui utilisent davantage l'anglais (A) figurent vers le bas. Les interlocuteurs sont également classés selon le choix de la langue opéré par les locuteurs classés verticalement. Ceux à qui davantage de locuteurs adressent la parole en chinois figurent vers la gauche, alors que ceux à qui on parle davantage en anglais apparaissent vers la droite. Ainsi, l'utilisation de C avec un interlocuteur donné implique que C sera utilisé avec tous les interlocuteurs à la gauche de l'échelle, alors que si A est utilisé avec un locuteur, il sera utilisé avec tous les interlocuteurs à droite. L'utilisation à la fois de C et de A avec le même interlocuteur apparaîtra entre l'utilisation de C uniquement et celle de A uniquement, et ce sont les situations où l'alternance de code peut se produire (mais ne se produit pas forcément). Tout choix qui n'entre pas dans cette répartition est considéré comme « inclassable ». Le pourcentage des cases qui entrent dans ce modèle d'échelle donne un indice de la fiabilité de l'échelle ; on considère normalement que 85% de fiabilité est suffisamment proche d'une échelle parfaite (Guttman, 1944 ; Gal, 1979 ; Fasold, 1990).

En lisant horizontalement chaque ligne, on voit les régularités dans le choix de la langue de la part d'un locuteur donné, et en lisant verticalement les colonnes on voit les différences entre les locuteurs quant au choix de la langue avec des interlocuteurs donnés. Le rapport entre les réseaux sociaux et les régularités dans le choix de la langue est indiqué par les indices ethniques liés aux trois types (échange ; interactif ; « passif »). Dans les colonnes B et C on trouve l'information sur l'âge du locuteur et son appartenance à une génération.

Sur l'axe horizontal, les grands-parents figurent à l'extrême gauche et les enfants à l'extrême droite, ce qui indique que le chinois est généralement utilisé avec les grands-parents et l'anglais avec les enfants. Ce classement des interlocuteurs correspond en grande partie à celui des locuteurs sur l'axe horizontal, où les grand-parents apparaissent vers le haut des échelles et les enfants vers le bas. De façon générale donc, les grands-parents ont tendance à s'exprimer et à être interpellés en chinois, alors que les enfants ont tendance à s'exprimer et à être interpellés en anglais. Les parents peuvent s'exprimer et être interpellés à la fois en chinois et en anglais.

Gal (1979) suggère que c'est à travers cette forme d'association entre types de langue et types d'interlocuteur que les langues acquièrent leur symbolisme social. Puisque dans la communauté du Tyneside par exemple, le chinois est associé principalement aux grands-parents, on peut dire que c'est le « code-à-nous » (*we-code*) pour cette génération et plus généralement pour les locuteurs plus âgés; par contre l'anglais, associé principalement aux enfants nés en Grande Bretagne, peut être considéré comme leur propre « code-à-nous ». Précisons que déjà cette simple amorce de généralisation, qui prend en compte les changements entre générations dans l'utilisation de la langue, exclut entièrement l'idée selon laquelle la langue ethnique de la communauté serait le « code-à-nous » et la langue de la majorité le « code-à-eux » (*they-code*).

Un examen plus approfondi des échelles implicationnelles révèle cependant que l'interaction entre la dimension sociale et la dimension stylistique du choix de la langue nécessite une analyse plus sophistiquée. D'abord, tous les locuteurs d'une même génération n'ont pas les mêmes comportements dans le choix de la langue, et on trouve des cas où des locuteurs sont classés plus haut ou plus bas que d'autres membres de leur génération sur l'échelle horizontale. Par exemple, les locuteurs 51 et 37 (venant des familles 10 et 8, et âgés de 68 et 65 ans respectivement) sont classés beaucoup plus bas que les autres grands-parents dans les tableaux 1 et 2, et même plus bas que certains parents, ce qui indique qu'ils utilisent relativement plus d'anglais. En outre, ceux qui apparaissent tout en bas des échelles ne sont pas toujours les locuteurs les plus jeunes dans la génération des enfants.

C'est parce que les variables d'âge et de génération ne peuvent pas entièrement rendre compte des variations dans les choix de la langue, que la variable réseau social devient pertinente.

Comparés à d'autres membres de la génération des grands-parents, les locuteurs 51 et 37 ont moins de liens ethniques dans leurs réseaux, et comparés à d'autres membres de la génération des enfants, ceux qui figurent en bas des échelles ont encore moins de contacts chinois. En d'autres termes, ces locuteurs « anormaux » semblent avoir contracté des liens de réseau social personnel assez différents de ceux qui caractérisent leurs pairs dans la même génération, et par conséquent ils ont développé des tendances comportementales différentes.

Il est intéressant de noter cependant que de telles variations entre locuteurs sont étroitement associées aux types d'interlocuteur, en ce sens que les locuteurs qui ont des modèles de réseaux différents adoptent des comportements différents dans le choix de la langue avec des interlocuteurs spécifiques. Par exemple, alors que les locuteurs de la génération des parents qui ont relativement plus de réseaux orientés vers les Chinois utilisent le chinois pour communiquer entre époux, ceux qui ont relativement moins de liens chinois peuvent utiliser à la fois le chinois et l'anglais pour ce type d'interlocuteur. Et tandis que tous les enfants utilisent le chinois avec les grands-parents (surtout les grands-mères) et à la fois le chinois et l'anglais avec les parents, certains d'entre eux (mais pas tous) utilisent uniquement l'anglais avec leurs pairs. Donc toute tentative de définir le symbolisme social du chinois et de l'anglais en identifiant les générations auxquelles ils sont associés est trop simpliste. Les tableaux 1 et 2 suggèrent que des langues spécifiques sont associées à des groupes spécifiques de locuteurs qui ont développé des types de réseau social semblables, et la variable du réseau social est visiblement associée à la variable d'âge et de génération (et dans une moindre mesure à celle du sexe) ; les réseaux sociaux varient également entre individus malgré ces associations. Li (1992) fait état des résultats d'une analyse statistique initiale (utilisant l'analyse de la variance et des procédures de corrélation de rang et d'ordre) qui explore plus systématiquement les effets de l'interaction de ces variables sur les comportements de choix de la langue.

STRUCTURE DE RESEAU ET CHOIX DE LA LANGUE DANS LA GENERATION DE NAISSANCE BRITANNIQUE

Parallèlement à l'enquête d'observation faite par Li Wei sur 59 personnes venant de 10 familles, Pong Sin Ching a fait une enquête par questionnaire sur le choix de la langue chez vingt autres familles de trois générations, comportant 101 personnes. Cette enquête par questionnaire a confirmé les résultats principaux déjà cités, mettant en évidence le même clivage net entre les générations ; par exemple, 24% de la génération des « enfants » se disent des locuteurs anglais monolingues, alors qu'aucun d'entre eux n'est monolingue en chinois. Bien que cette tendance générale dans les différences entre générations semble fréquente chez les communautés migrantes, on ne perçoit pas précisément dans quelle mesure des détails peuvent varier entre communautés ; par exemple, la tendance est moins nette chez la communauté Pendjabi du Tyneside (voir Moffatt et Milroy, à paraître). L'explication sociale générale que nous proposons repose sur les types de contacts de réseau développés par les enfants, qui impliquent des non-chinois beaucoup plus que les contacts développés par les parents. Ce n'est pas en soi un phénomène particulièrement étonnant, mais la variable réseau met l'accent sur le fait que les différences de comportement dans le choix de la langue sont issues de l'interaction sociale plutôt que de la durée du séjour dans le pays ou des simples occasions de parler anglais. Sont impliqués également le symbolisme social des langues et le sentiment de justesse qui accompagne le choix d'une langue qui convient soit à un interlocuteur soit à un auditeur ; certains enfants disaient se sentir gênés d'utiliser le chinois en présence de leurs amis anglais. Dans le prolongement de l'analyse précédente, qui attirait l'attention sur les différences entre générations, nous examinerons la façon dont le concept de réseau peut éclairer les différences dans les régularités de choix de la langue à l'intérieur de cette génération née en Grande Bretagne.

Les vingt familles étudiées par Pong Sin Ching se divisent en deux ensembles. Dix des vingt familles étaient parties d'un groupe de villages situés sur Fisherman's Island,

près de Hong Kong, et elles avaient des liens avec l' Eglise dite du Vrai Jésus. Les dix autres familles n'avaient pas ces mêmes types de rapports entre eux, puisqu'elles ne partageaient ni les liens d'un réseau d'avant la migration, ni une institution centralisée où elles puissent se rencontrer. La fonction principale de l'Eglise du Vrai Jésus semble être de maintenir la langue et la culture chinoises, et les activités auxquelles les familles du Vrai Jésus participent chaque dimanche ne ressemblent pas généralement à celles de la population pratiquante britannique. Les familles ont toutes des liens de parenté plus ou moins proches entre elles. En général elles prennent un repas ensemble et assistent à l'une des deux messes, relativement courtes. L'une est dite entièrement en chinois, et l'autre principalement en anglais avec un interprète (en général un adolescent bilingue) qui traduit le sermon. Il y a aussi des cours de langue et de culture chinoises pour les enfants l'après-midi, et par ailleurs les familles se réunissent pour des fêtes spéciales comme le Nouvel An chinois ou Noël. Ils ont ainsi beaucoup d'occasions de maintenir leurs liens de réseau préexistants, qui sont fortement orientés vers la famille, et aussi de maintenir leur connaissance de la langue, de l'histoire et de la culture chinoises.

On peut se demander quel est l'effet de ces pratiques sur les comportements de choix de la langue dans le groupe du Vrai Jésus. En ce qui concerne les générations plus âgées, la réponse est : très peu, puisqu'il existe dans les deux groupes une forte orientation vers le chinois, cette tendance étant en rapport avec les formes de réseaux que l'on trouve chez ces groupes, à savoir des réseaux fortement orientés vers les Chinois et vers la famille. Ce type de contraste a déjà été mis en évidence en ce qui concerne les dix familles dont les schèmes de choix linguistique sont rapportés dans les échelles implicationnelles des tableaux 1 et 2. Mais la capacité à parler chinois, auto-évaluée sur une échelle comportant trois graduations et faisant l'objet d'un classement implicationnel dans la figure 3, montre que les enfants appartenant au groupe du Vrai Jésus (signalés par une croix) apparaissent plutôt vers le haut, alors que les enfants qui ne sont pas du Vrai Jésus apparaissent vers le bas. Cette variation positionnelle reflète une préférence plus marquée pour le chinois dans le groupe du Vrai Jésus. Il est intéressant de noter que le sexe du locuteur, tout comme

d'autres facteurs sociologiques classiques tels que la durée du séjour dans le pays ou le niveau d'éducation, ne semblent avoir que très peu d'influence sur ce classement. Mais nous avancerons également l'idée que l'enseignement formel du chinois n'a probablement pas beaucoup d'effet sur la langue parlée ; nous pouvons nous appuyer sur ce que nous savons de l'effet, généralement négligeable, d'un enseignement formel en Urdu, par exemple, sur la compétence linguistique des adolescents pakistanais, également à Newcastle. En somme, c'est l'organisation sociale interne de la communauté, la persistance de réseaux d'avant la migration, et les stratégies développées par la communauté pour maintenir ces réseaux qui semblent être les facteurs primordiaux. Il est sans doute prévisible que d'autres communautés qui essaient de maintenir leur langue et leur culture face à un état ou une langue nationale pourront créer des coalitions semblables qui sont en fait des réseaux établis dans un but particulier.

Dans la partie qui précède, nous avons suggéré que la variable du réseau peut rendre compte des différences dans le choix de la langue lorsqu'on compare les générations entre elles, alors que dans cette partie nous l'avons utilisée pour rendre compte des différences à l'intérieur d'une même génération. Par sa nature même, la variable du réseau est imbriquée et entre en interaction avec une multitude d'autres variables sociales, mais nous avons avancé l'idée qu'elle fournit un moyen plus général et plus économique de rendre compte du choix de la langue, à condition que le rapport avec ces autres variables soit explicite.

L'ALTERNANCE DE CODE CONVERSATIONNELLE : LES SCHEMES SPECIFIQUES A UN RESEAU.

Il ressort principalement de notre analyse jusqu'ici qu'il existe un clivage net entre la génération des enfants et les générations plus âgées quant aux schèmes de choix linguistiques, et que la variable du réseau est un indicateur plus précis du choix de la langue que la variable génération, avec laquelle elle est étroitement associée mais non

isomorphe. Pong (1992, p. 24, p. 99) interprète les extraits (1) et (2) comme étant caractéristiques des différents types de comportements de mélange de langues manifestés par la génération des enfants et celle des parents. Il est à noter toutefois que l'aisance avec laquelle les adolescents bilingues de l'extrait (1) pratiquent l'alternance de code indique un schème de choix linguistique qui est un peu moins orienté vers l'anglais que celui des locuteurs qui figurent tout en bas des échelles dans les tableaux 1 et 2. Les parents, dans (2), se considèrent comme des locuteurs chinois monolingues, ce qui fait que quel que soit le critère que l'on adopte pour distinguer les emprunts des alternances de code appliquées à un mot isolé (et nous n'approfondirons pas davantage cette question dans le présent article), il est raisonnable de considérer les items en anglais *football hooligan* et *pub* comme des emprunts (voir pour plus de détails Poplack et Sankoff 1984).

(1)

ENQUETEUR : Gem nei dei dou m wui hao leu wen go ying guog yen zou peng yeo ne wo.

(Donc tu n'envisageras pas d'avoir une petite amie anglaise)

ANTHONY : Zou peng yeo wui, **but not a wife.**

(Des amies, oui, mais pas une femme)

.....

ANTHONY : Yeo hou do yeo **contact.**

(Nous avons beaucoup de contacts)

GEORGE : **We always have opportunities** heu xig kei ta dei fong gao wui di yen. Ngo dei xi xi dou **keep in contact.**

(Nous avons toujours des occasions de connaître des gens d'autres églises. Nous gardons toujours le contact)

(2)

PERE : Bed guo, Ying Guog di heo seng zeo kuai di la. Bin dou yeo Ying Guog gem do **football hooligan.**

(Mais les adolescents en Grande Bretagne se comportent très mal. Où est-ce qu'on voit autant de hooligans ailleurs qu'en Grande-Bretagne ?)

MERE : Ni dou di heo seng zung yi yem zeo. So yi ngo m bei di zeu neu heu
pub ga.
*(Les adolescents ici aiment boire. C'est pour ça que je ne permets
jamais à mes enfants d'aller dans des pubs)*

Ces deux extraits illustrent les schèmes divergents de comportement conversationnel selon les générations, qui résultent en partie des schèmes de choix de langue que nous avons décrits dans les parties précédentes. Ces schèmes sont, dans une large mesure, en rapport non seulement avec les différents schèmes de socialisation décrits plus haut, mais avec des niveaux de compétence différents dans les deux langues de la communauté. Cependant les différences entre les générations, en ce qui concerne leurs façons d'utiliser les deux langues dans la conversation, sont souvent subtiles, et parfois il semble plus productif de les analyser comme des comportements discursifs à caractère socialement symbolique plutôt que comme le résultat patent de ces variables sociales de niveau communautaire. Nous ne porterons notre attention que brièvement sur ce micro-niveau d'analyse ; considérons la séquence conversationnelle suivante :

(3) *(Conversation autour du repas du soir entre la mère A et la fille B).*

A : Oy-m-oy faan a? Ah Ying a?
(Tu veux du riz ou pas?)

B : *(ne répond pas)*

A : Chaaufaan a. Oy-m-oy?
(Du riz frit. Tu veux ou pas?)

B : (2.0) I'll have some shrimps.
(Je prendrai des crevettes)

A : Mut-ye? (.) Chaaufaan a.
(Quoi?) (Du riz frit.)

B : Hai a.
(D'accord)

Ici, une mère offre du riz à sa fille en parlant cantonais constamment. L'enfant retarde d'abord sa réponse à l'offre, ensuite demande en anglais une alternative au riz. A la fin elle accepte en cantonais. Les détails structuraux précis de ce type d'alternance de code conversationnelle semblent varier d'un groupe à un autre d'une façon qui est liée aux différences de réseaux. Par exemple, on trouve beaucoup de cas dans le corpus des jeunes Chinois nés en Grande Bretagne où ceux-ci utilisent l'alternance de code pour marquer une réponse (à un offre ou à une demande) qui n'a pas leur préférence, comme dans (3) (voir Levinson 1983, p. 307, pour une discussion générale du marquage de la préférence dans la conversation). La génération des parents ne semble pas procéder de cette manière ; en effet les alternances de code chez elle semblent être associées à divers types d'auto-réparation ou de réparation coopérative (voir Li 1992 pour plus de détails). Ainsi le réseau social se conçoit comme un outil permettant de faire le lien entre les niveaux d'analyse « micro » et « macro » : « La structure sociale informe et détermine l'interaction et ... l'interaction crée et recrée la structure sociale » (Brown et Levinson 1978, p. 245-6).

LE RESEAU SOCIAL ET LA STRUCTURE SOCIALE PLUS LARGE

Tout en reliant dans l'analyse le niveau interactionnel au niveau communautaire, la structure des réseaux permet aussi de se relier à la structure sociale, économique et politique. Le point sur lequel il faut mettre l'accent ici, c'est que les divers types de réseau dont nous avons parlé dans cet article ne se constituent pas d'une façon socialement arbitraire. En particulier, les préférences professionnelles caractéristiques des Chinois économiquement actifs déterminent en grande partie la nature des liens qu'ils contractent avec d'autres. De même, les liens contractés par les adultes économiquement dépendants, principalement orientés vers la famille, sont une conséquence naturelle du système familial chinois. Pour sa part, la génération née en Grande Bretagne, de par sa fréquentation de l'école et sa participation à la vie en dehors de la communauté, contractera des liens avec des pairs non-chinois.

Une théorie cohérente des choix linguistiques et des alternances de code se doit de rendre explicites les rapports entre les réseaux communautaires — « cadres » à l'intérieur desquels le choix linguistique se produit — et la structure sociale et économique plus globale. Comme le souligne Gal (1988), la réussite, la persistance et la forme précise de « l'opposition » aux valeurs dominantes, symbolisée par le maintien de la langue de la minorité, ne dépend pas de facteurs linguistiques ou interactionnels internes à la communauté, mais des rapports qu'entretient le groupe avec l'économie nationale et avec des groupes semblables dans d'autres villes ou d'autres pays ; nous avons besoin des deux niveaux d'analyse, socio-politique et interactionnel. Le résultat en termes de maintien ou d'abandon de la langue (ou du dialecte) à Belfast peut être différent de la situation qui prévaut à Paris ; de la même façon, en Catalogne il sera différent de celui de la Gascogne. Des variations locales dans la structure politique, économique et sociale auront une influence sur ce résultat.

Ce dont nous avons besoin, semble-t-il, c'est une théorie **sociale** (par opposition à sociolinguistique) qui puisse associer ces schèmes de réseaux à des sous-groupes spécifiés qui émergent, à leur tour, d'évolutions sociales, économiques et politiques plus globales. Giddens (1984) propose une analyse intégrée utile, mais la théorie des **modes de vie** de l'anthropologue danois Thomas Højrup, qui s'appuie plus fortement sur un travail ethnographique systématique, est d'un secours particulier. Elaborant une analyse qui peut s'appliquer globalement à l'Europe de l'Ouest mais qui permet de prendre en compte des différences locales dépendant de contingences historiques dans les systèmes économiques et sociaux, Højrup propose une division de la population en sous-groupes qui sont décrits en fonction de trois modes de vie. Il considère que ces modes de vie sont à la fois de nature sociale et culturelle : constituants nécessaires et inévitables de la structure sociale dans son ensemble, ils résultent de systèmes économiques de production et de consommation. Ainsi, tout comme les types de réseau social, ils ne sont pas socialement ou culturellement arbitraires, mais résultent de « structures sociétales fondamentales qui divisent la population en fonction de modes de vie fondamentalement

différents » (Højrup 1983, p. 47). La forme précise de cette répartition de la population variera toutefois d'un état à l'autre, et dépendra des systèmes politiques et économiques locaux. L'analyse de Højrup est centrée sur l'attitude idéologique divergente des trois sous-groupes envers le travail, le loisir et la famille, et du point de vue de la présente recherche, la distinction entre le mode de vie 1, celui des travailleurs indépendants, et le mode de vie 2, celui du salarié ordinaire, est d'une importance particulière. Le mode de vie 3, caractéristique d'un autre type de salarié, le cadre supérieur, est d'une toute autre nature que les deux précédents.

Un réseau centré sur la famille, avec des liens étroits, une forte idéologie de solidarité et faisant peu de distinction entre les activités de travail et celles de loisir, est caractéristique des travailleurs indépendants. A l'inverse, les salariés seront insérés dans des réseaux moins orientés vers la famille et avec des liens plus distendus. Cette analyse, à laquelle nous ne pouvons pas ici consacrer la place qu'elle mérite, est en accord avec la nôtre. D'après nos prédictions, le choix de la langue par des locuteurs insérés dans des réseaux à liens étroits sera plus orienté vers le chinois, et on peut s'attendre à ce qu'une telle structure de réseau personnel soit reliée au mode de vie. Et en effet tel semble être le cas. A titre d'exemple, deux locuteurs de notre échantillon sont un couple marié employé par une entreprise informatique de la région. Ils sont en interaction quotidienne avec des anglophones, et ne gardent que des contacts brefs, le dimanche, avec d'autres chinois. Leur maîtrise de l'anglais est nettement supérieure à celle d'autres chinois économiquement actifs. Pour Højrup, le mode de vie des travailleurs indépendants ne serait pas un résidu d'une période antérieure, mais une organisation hautement efficace et compétitive étant donné sa flexibilité et l'engagement des producteurs. Il prend comme exemple l'industrie de la pêche au Danemark, mais sa description s'applique tout aussi bien aux commerces de restauration familiale des Chinois de Newcastle.

CONCLUSION

Tout en prenant comme illustration la communauté chinoise du Tyneside pour expliquer l'alternance de code et le choix de la langue selon l'approche du réseau social, nous avons présenté dans cet article une analyse destinée à une application plus générale. Nous avons essayé de démontrer que la variable réseau, bien qu'elle entre en interaction avec d'autres variables, est capable de rendre compte des schèmes de choix de la langue, selon une vue plus générale que ces variables avec laquelle elle est en relation (variables comme la génération ou le sexe du locuteur, la durée de présence dans le pays et l'occupation professionnelle). La théorie des réseaux peut également rendre compte, d'une façon rigoureuse, des différences à l'intérieur d'une seule génération. Nous avons suggéré aussi qu'elle peut être une composante importante d'une théorie sociale intégrée du choix de la langue : par l'attention qu'elle porte au comportement quotidien des acteurs sociaux elle reste reliée au niveau interactionnel, mais elle est liée également au niveau économique et socio-politique, dans la mesure où les réseaux semblent se former pour répondre à des pressions sociales et économiques. Nous avons examiné brièvement ce dernier type de lien, à partir de l'analyse des modes de vie développée par Højrup.

Pour conclure, nous suggérerons quelques pistes de recherches fructueuses. Dans une certaine mesure, nous l'avons déjà fait, en plaidant pour une approche plus cohérente du contexte économique et socio-politique de l'alternance de code et du choix de la langue, sans que l'analyse sociolinguistique des comportements réels d'alternance de code soit sacrifiée pour autant. Nous avons besoin toutefois d'une analyse plus rigoureuse des variables sociales en interaction, telles que le sexe, l'âge, la classe, la génération et le réseau, afin d'évaluer l'effet de leur interaction sur le choix de la langue. Nous développons actuellement des procédures en vue d'une telle analyse, à l'aide d'un des programmes informatiques puissants récemment créés pour l'analyse sociale, à savoir la Modélisation Interactive Générale Linéaire (*General Linear Interactive Modelling : GLIM*). Plutôt que de recueillir de plus en plus de données qui, tout en revêtant un intérêt

intrinsèque, ne se prêtent pas aisément à l'analyse, il faut nous consacrer au développement d'un cadre à l'intérieur duquel cette interprétation puisse avoir lieu.

Traduction : Jeanne-Marie Barberis.

Note

La recherche dont le présent article rend compte est en partie financée par deux subventions de l'Economic and Social Research Council (numéros R 000 221.074; R 000 23 2.956).

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AUER J.C.P., 1991, « Bilingualism in/as social action », communication pour le Symposium *Code-switching in Bilingual Studies : Theory, Significance and Perspectives*, vol. 2, Strasbourg, The European Science Foundation.
- BOESCHOTEN H., 1990, « Asymmetrical codeswitching in immigrant communities », communication présentée au second atelier de l'European Science Foundation Network on Codeswitching and Language Contact, Bruxelles.
- BROWN P., et LEVINSON S., 1978, « Universals in language usage : politeness phenomena », in E.N. Goody (ed.) *Questions and politeness*, Cambridge, C.U.P.
- COCHRAN M., LARNER M., RILEY D., GUNNARSON M., et HENDERSON C.R., (eds), 1990, *Extending families*, Cambridge, C.U.P.
- DENNIS N., HENRIQUES F.M., et SLAUGHTER C., 1957, *Coal in our life*, Londres, Eyre and Spottiswoode.
- FISCHER C., 1984, *The urban experience* (2ème éd.), New York, Harcourt, Brace, Jovanovitch.
- GAL S., 1979, *Language shift: social determinants of linguistic change in bilingual Austria*, New York, Academic press.
- 1988, « The political economy of code choice », in Heller (ed.), 245-263.
- 1989, « Language and political economy », *Annual Review of Anthropology* 18, 345-367.
- GANS H.J., 1962, *The urban villagers : group and class in the life of Italian-Americans* (2ème éd.), New York, Free Press.
- GIDDENS A., 1984, *The constitution of society*, Cambridge, C.U.P.
- 1989, *Sociology*, Cambridge, Polity.
- GUMPERZ J., 1982, *Discourse strategies*, Cambridge, C.U.P.
- HARMAN L.D., 1988, *The modern stranger : on language and membership*, Berlin, Mouton de Gruyter.
- HELLER M., 1988, *Code-switching*, Berlin, Mouton de Gruyter.
- 1990, « The politic of codeswitching : processes and consequences of ethnic mobilisation », communication présentée au troisième atelier de l'European Science Foundation Network on Codeswitching and Language Contact, Bruxelles.
- HOJRUP T., 1983, « The concept of life-mode : a form-specifying mode of analysis applied to contemporary western Europe », *Ethnologia Scandinavica*, 1-50.
- LEVINSON S., 1983, *Pragmatics*, Cambridge, C.U.P.
- LI WEI, 1992, *Language choice and language shift in a Chinese community in Britain*, thèse de Ph.D. non publiée, université de Newcastle upon Tyne.
- MILROY L., 1987, *Language and social networks* (2ème éd.), Oxford, Blackwell.
- MILROY L., et LI WEI (à paraître), « A social network perspective on code-switching and language choice ».

- MITCHELL J.C., 1986, « Network procedures », in D. Frick et al. (eds), *The quality of urban life*, Berlin, Mouton de Gruyter.
- MOFFATT S. et MILROY L., (à paraître), « Panjabi/English language alternation in the classroom in the early school years », *Multilingua*.
- MYERS-SCOTTON C., 1986, « Diglossia and code-switching », in J.A. Fishman et al. (eds), *The fergusonian impact*, Berlin, Mouton de Gruyter.
- PONG SIN CHING, 1991, *Intergenerational variation in language choice patterns in a Chinese community in Britain*, thèse de M.Phil. non publiée, université de Newcastle upon Tyne.
- POPLACK S., et SANKOFF D., 1984, « Borrowing: the synchrony of integration », *Linguistics* 22, 99-135.
- RILEY D., COCHRAN M., HENDERSON C.R., GUNNARSON L., et LARNER M., 1990, « Settings and methods », in Cochran (ed).
- WIRTH L., 1938, « Urbanism as a way of life », *American Journal of Sociology* 44. 1., 1-24.
- WOOLARD K., 1985, « Language variation and cultural hegemony : towards an integration of linguistic and sociolinguistic theory », *American Ethnologist*, 738-748.

Tableau 1. Echelle d'implication pour le choix de la langue observé chez des locuteurs masculins. (fiabilité d'échelle 98.2%)

		Interlocuteurs															
A	B	C	a	b	c	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
25	6GP	73	20	10	10	-	C	C	-	C	C	C	C	C	C	C	C
1	1GP	66	20	10	10	-	C	C	-	C	C	C	C	-	C	C	C
45	9P	53	15	4	10	C	C	C	-	-	C	C	C	-	CA	CA	CA
10	3P	47	18	5	10	C	C	C	-	-	C	C	C	-	CA	CA	CA
5	2P	41	16	0	10	-	C	C	-	-	C	C	C	-	CA	CA	CA
26	6P	56	17	6	10	-	C	C	C	-	C	C	C	-	CA	CA	CA
20	5P	37	17	2	10	C	C	C	-	-	C	C	C	CA	CA	CA	CA
53	10P	44	15	2	10	C	C	CA*	C	-	CA*	C	C	CA	CA		
2	1P	35	16	0	10	-	C	C	C	-	C	CA	CA	-	CA	CA	CA
32	7P	49	12	5	10	C	C	C	-	-	CA	CA	CA	CA	CA	CA	CA
51	10GP	68	16	6	10	C	C	C	-	CA	CA	CA	CA	CA	CA	CA	CA
37	8GP	65	14	5	10	C	C	C	-	CA	CA	CA	CA	CA	CA	CA	CA
39	8P	44	14	1	10	C	C	C	CA	-	CA	CA	CA	CA	CA	CA	CA
15	4P	40	2	6	10	C	C	CA	-	-	CA	CA	CA	CA	CA	CA	CA
28	6E	22	1	3	6	-	C	CA	C*	CA	CA	CA	CA	CA	CA	CA	CA
47	9E	24	2	1	7	C	C	CA	-	CA	CA	CA	CA	-	CA	CA	CA
48	9E	22	3	0	9	C	C	CA	-	CA	CA	CA	CA	-	CA	CA	CA
13	3E	21	5	0	8	C	C	CA	-	CA	CA	CA	CA	-	CA	CA	CA
49	9E	18	0	0	6	C	C	CA	-	CA	CA	CA	CA	-	CA	CA	CA
7	2E	15	2	0	6	-	C	CA	-	CA	CA	CA	-	-	CA	CA	CA
8	2E	12	0	0	5	-	C	CA	-	CA	CA	CA	-	-	CA	CA	CA
29	6E	17	0	1	5	-	CA	CA	C*	CA	CA	CA	CA	CA	CA	CA	CA
4	1E	10	0	0	4	-	CA	CA	C*	CA	CA	CA	CA	-	-	CA	CA
34	7E	18	0	0	5	C	C	CA	-	CA	CA	CA	CA	CA	CA	A	A
17	4E	11	1	0	6	C	C	CA	-	CA	CA	CA	CA	CA	-	A	A
43	8E	16	0	0	4	C	C	CA	CA	CA	CA	CA	CA	CA	-	A	A
55	10E	16	0	1	5	C	CA	CA	CA	CA	CA	CA	CA	CA	-	A	A
35	7E	15	0	0	3	C	CA	CA	-	CA	CA	CA	CA	CA	CA	A	A
22	5E	14	2	1	3	C	CA	CA	-	CA	CA	CA	CA	CA	-	A	A

A = nombre de locuteurs

B = appartenance familiale (GP = grand-parent ; P = parent ; E = enfant ; les chiffres indiquent les familles 1 - 10)

C = âge

a = indice ethnique du réseau d'échange (Total : 20)

b = indice ethnique des réseaux interactifs (Total : 10)

c = indice ethnique des réseaux "passifs" (Total : 10)

1 = grand-parent, féminin

2 = génération des grand-parents, féminin

3 = génération des grand-parents, masculin

4 = grandparent, masculin

5 = parent, masculin

6 = parent, féminin

7 = génération des parents, masculin

8 = génération des parents, féminin

9 = enfant, féminin

10 = enfant, masculin

11 = génération des enfants, masculin

12 = génération des enfants, féminin

Les lettres dans les colonnes représentent la langue pratiquée : C = chinois; CA = alternativement chinois et anglais (possibilité d'alternance de code) ; A = anglais.

Tableau 2. Echelle d'implication pour le choix de la langue observé chez des locuteurs féminins. (Fiabilité d'échelle 99.6%)

		Interlocuteurs																
A	B	C	a	b	c	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	
44	9GP	72	20	10	10	-	C	C	C	C	C	-	C	-	C	C	C	
9	3GP	70	20	10	10	-	C	C	C	C	C	-	C	-	C	C	C	
31	7GP	67	20	10	10	-	C	C	C	C	C	-	C	C	C	C	C	
14	4GP	65	20	10	10	-	C	C	C	C	C	-	C	C	C	C	C	
52	10GP	63	20	10	10	-	C	C	C	C	C	C	C	C	C	C	C	
38	8GP	61	20	10	10	-	C	C	C	C	C	C	C	C	C	C	C	
19	5GP	58	20	10	10	-	C	C	C	C	C	-	C	C	C	C	C	
46	9P	50	18	4	10	C	C	C	-	C	C	-	C	-	CA	CA	CA	
11	3P	46	20	5	10	C	C	C	-	C	C	-	C	C	CA	CA	CA	
6	2P	38	20	2	10	-	C	C	-	C	C	-	C	-	CA	CA	CA	
21	5P	35	20	6	10	C	C	C	-	C	C	-	C	CA	CA	CA	CA	
3	1P	32	18	7	10	-	C	C	-	C	C	C	C	-	CA	CA	CA	
27	6P	52	17	6	10	-	C	C	-	C	C	C	C	CA	CA	CA	CA	
33	7P	42	15	5	10	C	C	C	-	C	C	-	CA	CA	CA	CA	CA	
54	10P	45	18	1	10	C	C	C	-	C	C	CA	CA	CA	CA	CA	CA	
16	4P	37	6	0	10	C	C	C	-	CA	CA	-	CA	CA	CA	CA	CA	
40	8P	40	18	5	10	C	C	C	-	CA	CA	CA	CA	CA	CA	CA	CA	
50	9C	22	2	6	8	C	C	CA	CA	CA	CA	-	CA	-	CA	CA	CA	
56	10C	21	3	6	8	C	C	CA	CA	CA	CA	CA	CA	CA	CA	CA	CA	
57	10C	18	2	0	5	C	C	CA	CA	CA	CA	CA	CA	CA	CA	CA	CA	
41	8C	12	1	0	6	C	C	CA	CA	CA	CA	CA	CA	CA	CA	CA	CA	
58	10C	12	1	1	4	C	C	CA	CA	CA	CA	CA	CA	CA	CA	CA	CA	
42	8C	8	0	0	4	C	C	CA	CA	CA	CA	CA	CA	CA	CA	CA	CA	
30	6C	20	1	1	7	-	CA	CA	CA	CA	CA	C*	CA	-	CA	CA	CA	
18	4C	15	0	0	5	C	C	CA	CA	CA	CA	-	CA	-	CA	A	A	
24	5C	9	1	0	4	C	C	CA	CA	CA	CA	-	CA	CA	CA	A	A	
23	5C	11	0	0	3	C	CA	CA	CA	CA	CA	-	CA	CA	CA	A	A	
36	7C	10	2	1	5	C	CA	CA	CA	CA	CA	-	CA	-	CA	A	A	

A = nombre de locuteurs

B = appartenance familiale (GP = grand-parent ; P = parent ; E = enfant; les chiffres indiquent les familles 1 - 10)

C = âge

a = indice ethnique du réseau d'échange (Total : 20)

b = indice ethnique des réseaux interactifs (Total : 10)

c = indice ethnique des réseaux "passifs" (Total : 10)

1 = grand-parent, féminin

2 = génération des grand-parents, féminin

3 = génération des grand-parents, masculin

4 = grandparent, masculin

5 = parent, masculin

6 = parent, féminin

7 = génération des parents, masculin

8 = génération des parents, féminin

9 = enfant, féminin

10 = enfant, masculin

11 = génération des enfants, masculin

12 = génération des enfants, féminin

Les lettres dans les colonnes représentent la langue pratiquée : C = chinois ; CA = alternativement chinois et anglais (possibilité d'alternance de code) ; A = anglais.

Tableau 3. Echelle d'implication pour le choix de la langue chez les enfants

Locuteurs	Age	Sexe	Compétence en chinois oral	Interlocuteurs							
				1	2	3	4	5	6	7	8
+1	28	M	T.B.	C	C	C	C	C	C	CA	CA
2	22	M	T.B.	C	C	C	C	C	C	CA	CA
+3	21	F	T.B.	C	C	C	C	C	CA	CA	CA
+4	18	M	T.B.	C	C	C	C	C	CA	CA	CA
+5	16	M	T.B.	C	C	C	C	C	CA	CA	CA
+6	16	F	T.B.	C	C	C	C	C	CA	CA	CA
+7	25	M	T.B.	C	C	C	C	C	CA	CA	CA
+8	23	F	T.B.	C	C	C	C	C	CA	CA	CA
+9	20	F	T.B.	C	C	C	C	C	CA	CA	CA
+10	20	F	T.B.	C	C	C	C	C	CA	CA	CA
+11	16	M	T.B.	C	C	C	C	C	CA	-	CA
12	20	M	A.B.	C	C	C	C	-	-	CA	CA
+13	21	F	A.B.	C	C	C	C	-	-	CA	CA
+14	12	M	T.B.	C	C	C	C	C	CA	CA	A
15	18	F	A.B.	C	CA*	CA*	C	C	CA	CA	A
+16	10	M	A.B.	C	C	C	C	CA	CA	CA	CA
17	18	M	M.	C	C	C	C	CA	CA	CA	A
18	14	M	M.	C	C	C	C	C	-	CA	A
19	12	M	A.B.	C	C	C	C	CA	CA	CA	A
20	10	F	A.B.	C	C	C	C	CA	A	A	A
+21	16	M	T.B.	C	C	C	CA	C*	CA	CA	A
+22	11	M	T.B.	C	C	C	CA	C*	CA	CA	A
+23	9	F	A.B.	C	C	C	CA	C*	CA	CA	A
24	16	F	T.B.	C	C	C	CA	CA	CA	-	CA
+25	7	M	A.B.	C	C	C	CA	CA	CA	CA	CA
+26	15	F	T.B.	C	C	C	CA	CA	CA	A*	CA
27	8	F	M.	C	C	C	CA	CA	A*	CA	CA
28	13	F	M.	C	C	C	CA	CA	A*	CA	A
29	10	F	M.	C	C	C	CA	-	-	A	A
30	6	F	M.	C	C	C	CA	-	-	A	A
31	13	M	A.B.	C	C	C	CA	CA	A	A	A
32	9	M	A.B.	C	C	C	CA	CA	A	A	A
33	11	F	M.	C	C	C	CA	CA	A	A	A
+34	13	F	A.B.	C	C	CA	CA	CA	CA	CA	A
35	11	M	A.B.	C	C	A*	CA	-	-	A	-
36	15	M	M.	C	A*	A*	C	CA	CA	CA	A
37	7	F	A.B.	C	A*	A*	C	CA	CA	CA	CA
38	7	F	M.	CA	A	A	A	A	A	-	A

+ Participants provenant de l'Eglise du Vrai Jésus

* Ces cases ne rentrent pas dans l'échelle avec une fiabilité parfaite.

Compétence en chinois oral : M. = médiocre ; A.B. = assez bonne ; T.B. = très bonne

Interlocuteurs:

1 = grand-parents et leur génération

2 = commerçants chinois

3 = serveurs/serveuses chinois

4 = parents et leur génération

5 = professeurs à l'Ecole Dominicale Chinoise

6 = camarades d'école à l'Ecole Dominicale Chinoise

7 = frères et soeurs

8 = amis chinois

septembre 1992

Hommage à René Jeanneret

Bernard PY:	
Avant-propos.....	5
Bernard PY:	
Promenade en compagnie de René Jeanneret dans les jardins de la linguistique appliquée.....	7
Jean-Paul BOREL:	
- Merci. - Non merci!.....	15
Jenny CHESHIRE et Viv EDWARDS:	
The interface between linguistics and education.....	27
François GROSJEAN et Alain MATTHEY:	
L'apport potentiel de l'intelligence artificielle et du traitement automatique du langage naturel à une nouvelle version d'Hector... 51	
Thérèse JEANNERET:	
Pourquoi reformuler et comment le faire?.....	67
Pierre MARC:	
René Jeanneret et l'Université du troisième âge à Neuchâtel.....	83
Zygmunt MARZYS:	
Commentaire philologique d'une page de Rabelais.....	89
Marinette MATTHEY:	
L'obsession des mots.....	103
Gérard MERKT:	
HECTOR et le Schwyzertütsch.....	115
Pierre-Eric MONNIN:	
Le français en anglais: peut-on voir une règle phonétique de <s> intervocalique et de ses composés <ss>, <bs> et <x>?.....	125
Anton NÄF:	
Mais, ce n'est qu'un exemple!.....	141
Cecilia OESCH-SERRA:	
Code-switching et marqueurs discursifs: entre variation et conversation.....	155
Henri QUELLET:	
L'établissement de concordances verbales.....	173
Françoise REDARD ABU RUB:	
Comparaison des systèmes phonologiques de l'arabe et du français.....	187
Marie-José REICHLER-BÉGUELIN:	
Comment exercer le discours indirect libre "en production"? L'apport de la didactique du français langue seconde.....	201
Christian RUBATTEL:	
Énoncés minimaux.....	223
Serge RUBI:	
Quelques aspects de la communication verbale homme-chat.....	231
Claude SANDOZ:	
Syntaxe et formation des mots: un type d'emploi de noms verbaux en latin.....	245
Richard WILSON:	
What stimulates a response in the language laboratory?.....	253